

L'Aristoloché

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut n° 39

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

21 février 2017

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LÉON BLOY.

Canard au sang

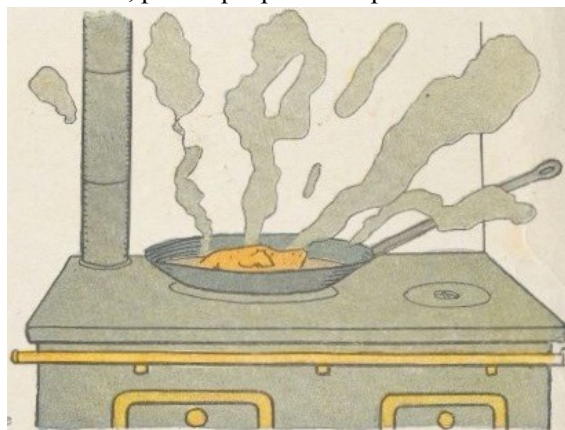
Un sujet a envahi les conversations : les révélations faites par *le Canard enchaîné* sur les habitudes de travail – en famille – et de rémunération – en famille aussi – d'un des candidats à l'élection présidentielle. Ce sont des accusations graves, dit-on. Mais qu'est-ce qui est grave : commettre certains actes, ou les dénoncer ?

Les révélations du *Canard enchaîné* ont soulevé l'ire de ceux qui trouvent scandaleux qu'on agisse comme M. Fillon l'a fait. Puis sont venues les réactions indignées des partisans et défenseurs de ce candidat à l'élection présidentielle. Ceux-ci, d'abord timides, se sont enhardis, et ont avancé une ribambelle d'arguments dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne sont ni très cohérents, ni tous convaincants.

Le premier de ces arguments est qu'il serait honteux de dénoncer les agissements d'un seul, alors que bien d'autres en font autant. On peut répondre que, dans ce cas, tous les redresseurs de torts publics ou privés devraient cesser de poursuivre le crime, du moins tant que *tous* les criminels n'ont pas été démasqués et arrêtés. Car chacun sait que, pour tout malfaiteur jeté en prison, il y en a bien d'autres à qui leur propre habileté, ou celle de leur avocat, évite ce triste sort. Les laisser tous courir serait, de toute évidence, un moyen simple, et même économique, de réparer cette cruelle injustice.

On nous laisse en effet entendre que c'est par pure malveillance que M. Fillon a été visé, lui, tandis que ses collègues bénéficiaient d'une indulgence coupable. Si on l'accusait d'une faute sur laquelle on ferme les yeux d'ordinaire, ou qui tombe sous le coup de lois laissées en désuétude, l'argument pourrait avoir du poids. On pourrait

alors comparer M. Fillon au malheureux baudet sur lequel tous crient « Haro ! » dans la fable *les Animaux malades de la peste*. Mais la morale de cette fable est la suivante : « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. » Or, il faut un certain effort pour parvenir à classer M. Fillon parmi les misérables, plutôt que parmi les puissants.



La faille de ce premier argument est que M. Fillon n'a pas été pris au hasard dans la foule. *Le Canard enchaîné* disposerait-il de preuves que M. Jambier, épicier au n° 45, rue Poliveau, se livre au marché noir, il ne jugerait sans doute pas ce cas digne d'attirer l'attention de ses lecteurs. Par contre, il est naturel de s'intéresser aux gens qu'on connaît, plutôt qu'à ceux qu'on ne connaît pas. Or,

M. Fillon est quelqu'un qu'on connaît et qui veut se faire connaître. Or, quand un homme s'offre à leurs suffrages, les électeurs écoutent ce qu'il a à leur dire, mais cherchent parfois aussi à savoir ce qu'il cherche à leur taire. Ne pas se contenter de répéter pieusement les paroles des candidats, mais scruter leurs faits et gestes est donc un service que la presse rend – ou devrait rendre – au public.

L'argument suivant est que le comportement incriminé serait non seulement banal, mais légal. Si c'était moi, c'est celui que j'aurais avancé en premier. D'autant plus qu'il fait mauvais ménage avec le troisième : ces révélations auraient été livrées par des « officines » qui auraient fomenté un noir complot. Mais quelle est donc la mystérieuse association de malfaiteurs, la secte souterraine ou la ligue encagoulée qui s'est donné tant de peine pour révéler des faits, qui, on vient de nous le dire, sont sans importance ? C'est un point qui n'est pas clair. Néanmoins, d'aucuns se sont fait fort de la démasquer.

Canard laquais ?

L'adage « *Is fecit cui prodest* » invite à soupçonner tous les autres candidats, qui sont assez nombreux, surtout si l'on y inclut ceux qui ruminent l'amertume de s'être fait évincer à la primaire. Mais si tous les candidats sont suspects, les soupçons ne doivent épargner aucun d'entre eux, pas même M. Fillon en personne. Les lecteurs de romans policiers savent quel mal l'auteur se donne pour placer le coupable là où l'on s'attend le moins à le trouver. Dans *le Meurtre de Roger Ackroyd*, le meurtrier n'est autre que le narrateur lui-même. Si bien qu'à la parution du roman, on accusa l'auteur d'avoir triché ! Et quand on parle de tricherie, on songe aussitôt à la politique.

A première vue, M. Fillon est la victime. Mais, si l'on y réfléchit, il ne manque pas lui-même de mobiles. D'abord, on ne parle plus que de lui. Du coup, cette personnalité falote, qui semblait n'avoir été choisie que par défaut, capte soudain l'attention générale et trouve des soutiens passionnés. D'autre part, la discussion sur le programme politique, sujet abscons et aride, source de chicanes quand vos adversaires s'échinent à démontrer qu'il est irréalisable, puis de tracasseries quand vos partisans vous reprochent de ne pas l'avoir réalisé, cette discussion est escamotée.

Pourtant, les défenseurs de M. Fillon clament que ces révélations malvenues auraient « trahi la démocratie » en détournant l'attention du public des « vraies questions ». Encore faudrait-il savoir qui détermine quelles sont les vraies questions, et quelles sont les fausses.

Le propre d'une élection est que les candidats proposent des choses différentes et même opposées. En la matière, tout est relatif et réversible. Les uns choisissent le candidat des riches, les autres celui des pauvres ; le candidat de l'avenir, ou celui du passé ; le candidat de l'ordre, ou celui du mouvement. Bref, chacun cherche le candidat qui lui convient, voire qui lui ressemble. Or, il est permis de supposer que le corps électoral inclut une certaine proportion de filous, de fraudeurs et de fripons. Faire croire que tous les candidats sont plus honnêtes les uns que les autres, ce serait les pousser au désespoir et à l'abstention.

Du reste, l'honnêteté même est une notion élastique que chaque électeur définit à sa façon. Or, M. Fillon paraissait d'une honnêteté plate, banale, désespérée. C'était son point faible. Comment se tirer de ce mauvais pas ? Il est délicat d'avouer de but en blanc ses propres turpitudes. Il faut trouver quelqu'un pour le faire à votre place, afin de paraître à la fois hypocrite, ce qui rassure les coquins, et victime d'une machination, ce qui attendrit les braves gens. M. Fillon y est parvenu, et de main de maître.

C'est grave, docteur ?

Pour résumer l'affaire, M. Fillon s'est vu reprocher des faits qu'il a niés, puis qu'il a avoués, puis dont il s'est excusé, puis qu'il a promis de ne pas reproduire, pour affirmer enfin qu'ils n'étaient pas graves. Il a ensuite contre-attaqué en se disant victime de « graves accusations ».

C'est un tour de passe-passe assez remarquable. En effet, pour un esprit simple, il est grave d'accuser quelqu'un à tort. Mais la gravité d'une telle accusation est à la mesure de la gravité des faits reprochés. Ce que M. Fillon trouve « grave », au contraire, c'est d'être accusé de faits dont il ne nie pas la réalité, mais seulement la gravité. A l'entendre, moins ce qu'on lui reproche est grave, plus il est grave de le lui reprocher. On ne sait plus où donner de la tête.

Au bout du compte, faute d'avoir identifié les auteurs de cette ténébreuse machination, il ne reste plus qu'un seul coupable : *le Canard enchaîné*, qui mérite d'être plumé et de passer à la casserole. En exposant des faits vrais, mais pas graves, il aurait « trahi la démocratie ». Sauf que les lecteurs, eux, les ont trouvés graves. Il en résulte que le rôle de la presse serait de relater des faits graves ou non, mais faux, dans tous les cas.

Le principal résultat de toute cette affaire est que M. Fillon apparaît enfin comme un homme politique capable, c'est-à-dire retors et sans scrupules. Il a l'étoffe d'un président. ■